



**HAL**  
open science

# La mythique lignée des Roux : malédiction et sacralité

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. La mythique lignée des Roux : malédiction et sacralité. M. Aurell, C. Girbea. “ M. Aurell, C. Girbea (dir.), L’imaginaire de la parenté dans les romans arthuriens (XIIIe-XIVe siècles), Turnhout, Brepols, 2010., p. 165-178, 2010. hal-01921092

**HAL Id: hal-01921092**

**<https://hal.science/hal-01921092v1>**

Submitted on 23 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La mythique lignée des Roux : malédiction et sacralité

Paru dans M. Aurell, C. Girbea (dir.), *L'imaginaire de la parenté dans les romans arthuriens (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 165-178.

A mon flamboyant filleul Luca.

*He hath but a little whey face, with a little yellow beard, - a Cain-coloured beard<sup>1</sup>.*

Le roi Arthur était-il roux? C'est en substance sur cette question que nous allons nous pencher en ce lieu même où la question de l'existence historique du roi Arthur a été posée récemment d'une manière particulièrement saisissante<sup>2</sup>. Pour cela, il nous faut remonter le temps. Au commencement, Adam engendra Abel le berger, et il engendra Caïn, le premier homme roux à ce qu'on dit. Non pas que la Genèse nous l'eût transmis elle-même<sup>3</sup>; mais ce fait découle d'une nécessité irréfutable que le Moyen Âge mettra en évidence en particulier dans l'iconographie. Caïn est à l'origine d'une lignée dont le signe de reconnaissance est précisément la rousseur, volontiers doublée de gaucherie et de boiterie. Une marque est reproduite de génération en génération, reliant Caïn à Judas et aussi au roi David; à partir d'Énée, elle conduit par de mystérieuses filiations à la lignée arthurienne. Un lien de parenté est en cause ici qui, au-delà des lois du sang, obéit à une logique analogique, à une cohérence imaginaire: il s'agit de la transmission d'un trait qu'on appellerait aujourd'hui *acquis*: vertu<sup>4</sup>, « gènes de sainteté » pour reprendre l'expression de Catalina Girbea, mais plus souvent péché.

La mythologie de la rousseur possède des racines très anciennes. Chez les Égyptiens qui associaient cette couleur au diabolique dieu Seth, on sacrifiait un homme roux contre la sécheresse et la famine, au moment de la canicule<sup>5</sup>. On trouve un consensus négatif face aux roux chez les Grecs (où Typhon reçoit en sacrifice des hommes roux d'après Diodorus<sup>6</sup> et Plutarque<sup>7</sup>; pour Aristote, la rousseur est une manière de d' « infirmité du poil », pour Hippocrate, les roux sont méchants<sup>8</sup>) et chez les Romains (qui tout comme les Grecs costumaient sur scène les esclaves avec des perruques et une peau de roux).

---

<sup>1</sup> Shakespeare, *Merry Wives of Windsor*, I, iv, 23.

<sup>2</sup> Nous renvoyons bien sûr au constat fondateur du beau livre de Martin Aurell, *La Légende du Roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 35: « Arthur n'a vraisemblablement jamais existé. »

<sup>3</sup> Elle évoque cette particularité pour la première fois à propos d'Esau.

<sup>4</sup> Dans *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 2006, § 253-255, la véritable filiation de Torr (qui croyait être fils de paysan), sa noblesse donc, se révèle à travers son impérieux désir d'être chevalier.

<sup>5</sup> Ph. Walter, *La Mémoire du Temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Paris, Champion, 1989, p. 279.

<sup>6</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Paris, les Belles Lettres, 1993, I, LXXXVIII, p. 164.

<sup>7</sup> Plutarque, *Œuvres morales*, Paris, les Belles Lettres, 1988, t. V, 2<sup>e</sup> partie, *Isis et Osiris*, p. 203-204.

<sup>8</sup> V. André, *Réflexions sur la question rousse*, Paris, Tallandier, 2007, p. 26.

*Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine laesus, rem magnam praestas, Zoile, si bonus es (Zoilus, avec tes cheveux roux, ton apparence sombre, ton pied court, ton œil clair, il serait extraordinaire si tu étais brave)*<sup>9</sup>.

Les Juifs de leur côté nourrissent la même méfiance si on en croit la *Midrash Genesis Rabbah* qui associe la rousseur d'Esau à celle de David, résolument en mauvaise part : « Quand Samuel vit que David était roux, la peur le saisit car il craignait que David pût également être un assassin<sup>10</sup>. »

Cette méfiance face à l'altérité du roux, le Moyen Âge chrétien la reprend, la consolide et l'amplifie par le truchement d'une chaîne analogique implacable, une fois isolé le noyau qui semble à première vue être un crime originel. La lettre qu'écrivait saint Jérôme à Laeta pour la conseiller en matière d'éducation de sa fille dit : « Ne teins pas ses cheveux en rouge, car ce faisant tu appellerais sur elle le feu de l'Enfer<sup>11</sup>. » Le *Roudlieb*<sup>12</sup>, écrit en latin au milieu du XI<sup>e</sup> siècle par un moine allemand, les *Proverbs of Alfred*<sup>13</sup> du XII<sup>e</sup> siècle ou encore le *Secretum Secretorum*<sup>14</sup>, textes mettant tous en garde contre les roux, témoignent de la diffusion européenne de cette méfiance. Dans une anecdote relatée par Eginhard au sujet de Charlemagne, on apprend que le roi avait ordonné à tous ses évêques de rassembler les fidèles en vue d'être instruits à des dates précises. Toutes les ouailles se rassemblèrent, à une exception près : un malheureux n'osait pas entrer à l'intérieur de la cathédrale parce qu'il refusait de se découvrir : son couvre-chef en effet cachait la flamboyante couleur de ses cheveux<sup>15</sup> !

Et pourtant, il existe des personnages, des occurrences qui n'entrent pas du tout dans ce schéma, qui vont jusqu'à constituer une contradiction par rapport à lui, ce qui nous conduit à hasarder l'hypothèse que nous avons affaire à un réseau de signification possédant plusieurs strates et dont seule celle de surface, stipulant que les roux constituent une lignée de criminels, nous est immédiatement accessible. Essayons donc d'explorer ce palimpseste.

## I. Analogies

<sup>9</sup> R. Mellinkoff, « Judas's Red Hair and the Jews », *Journal of Jewish Art*, n° 9, 1982, p. 31-32

<sup>10</sup> Environ IV<sup>e</sup> s. *The Midrash Rabbah*, éd. et trad. anglaise H. Freedman et M. Simon, London, 1939, 10 vol. Vol. II, 63,8 -63,12, p. 563.

<sup>11</sup> *Ne capillum intrufes et ei aliquid de gehennae ignibus auspiceris. Select Letters of St. Jerome*, trad. F.A. Wright, London, Loeb Classical Library, 1933, lettre CVII, p. 350-351. Ruth Mellinkoff analyse cet exemple en en faisant l'indice de ce que la rousseur renvoie à une sexualité excessive ou dépravée. *Outcasts. Signs of Otherness in Northern European Art of the Late Middle Ages*, Berkley, 1993, t. I, p. 148.

<sup>12</sup> *The Ruodlieb*, éd. et trad. C.W. Grocock, Chicago, Warminster, 1985, chap. V, v. 585 et sq. ; VII, v. 26 et sq., VIII, v. 1 et sq. : un *rufus* séduit l'épouse de son hôte.

<sup>13</sup> *The Proverbs of Alfred*, éd. Helen P. South, New York, 1931, p. 129-130.

<sup>14</sup> Ed. R. Steele, London, 1894, p. 81. Une nouvelle édition est réalisée par Denis Lorée et consultable sur le site des médiévistes de Rennes 2.

<sup>15</sup> *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, éd. Léopold Delisle, vol. 5, Paris, 1869, p. 113. *The Early Lives of Charlemagne by Eginhard and the Monk of St. Gall*, éd. A.J. Grant, London, 1905, p. 83-85.

La rousseur n'est pas une couleur de cheveux ou de barbe, désigne moins une caractéristique physique qu'une particularité morale. La méfiance qu'inspirent les roux semble apparemment fondée sur l'idée que cette couleur est le stigmate d'une tare<sup>16</sup>, qui dépasse son seul porteur pour englober tout son lignage, reproduisant l'idée vétéro-testamentaire de la vengeance divine d'un crime particulier se répercutant sur plusieurs générations, nonobstant son annulation par le Christ (est-ce lui ou les parents de cet aveugle qui ont péché ? Aucun des deux, dit le Christ<sup>17</sup>). Considérons le réseau lexicologique, puis ce que le Moyen Âge a appelé la physiognomonie, et enfin les incarnations littéraires qui personnifient ce réseau de valeurs analogique.

### *Le vocabulaire*

Le roux entre dans une palette chromatique complexe et ne se conçoit que par rapport au rouge, au jaune et au blond (ou *sor*), au *flave* (jaunâtre) et au fauve ; en même temps, « les champs sémantiques de *rufus* (ou *russus*) et *flavus*, de *pyrrhos* et *xanthos* – traductions littérales de *roux* et de *blond* – se recouvrent souvent<sup>18</sup>. » En latin, *coloratus* et *ruber* sont volontiers synonymes ; en espagnol, le terme *colorado* reste courant pour désigner le rouge<sup>19</sup>. D'autres mots rendent les multiples nuances du rouge : *rufus*, *rufare*, *subrufus*, *ruber*, *russus*, *rutilus*, *rutilare*. La racine *rub* – est à l'origine de notre « rouge », et *russus* de « roux ». La série en *ruf* – s'est surtout imposée dans l'anthroponymie, et sur le calendrier :

On note dans le calendrier, pour les mois de juillet et août, une forte concentration de saints et de saintes dont le nom rappelle directement le latin *rufus*. Les Bénédictins mentionnent : Ruf (27 août), Ruf et Carphore (27 août), Ruf de Philadelphie (1<sup>er</sup> août), Ruffil de Forlimpopoli (18 juillet), Rufin d'Assise (30 juillet), Rufin de Capoue (26 août), Rufin de Mantoue (19 août), Rufin des Marses (11 août), Rufin de Stone (24 juillet), Rufine de Césarée en Cappadoce (31 août), Rufine et Seconde (10 juillet), Rufine de Séville (19 juillet<sup>20</sup>).

Quant au rouge, on pourrait citer de nombreux exemples où les textes ne le discriminent pas du roux ; les deux couleurs partagent volontiers les mêmes connotations : *Rus chen ne enrujyra ja de hunte* (Morawski, ° 2225) et *Li roge matin et li consail feminin ne*

<sup>16</sup> Dans les civilisations indo-européennes, « le blanc a longtemps – sinon toujours – eu deux contraires : le rouge et le noir, ces trois couleurs constituant trois pôles autour desquels, jusqu'en plein Moyen Âge, se sont articulés tous les systèmes symboliques et tous les codes sociaux construits à partir de l'univers des couleurs. » M. Pastoureau, *Couleurs, images, symboles. Etudes d'histoire et d'anthropologie*, Paris, Le Léopard d'Or, 1989, p. 22.

<sup>17</sup> Jean, 9, 2-4. De nombreux mystères (notamment celui d'Arnould Gréban) reprennent cette scène, montrant sans doute une volonté d'aller à l'encontre de cette idée du péché héréditaire.

<sup>18</sup> V. André, *Réflexions...*, p. 22.

<sup>19</sup> Cf. M. Pastoureau, *Couleurs, images, symboles...*, p. 20.

<sup>20</sup> Ph. Walter, *La Mémoire du Temps...*, p. 562, n° 194.

*sunt pas a croire* (n° 1112). Au contraire, Maître Aldebrandin de Sienna donne des recettes pour colorer les cheveux en *rouge*, ce qui montre bien, comme de nos jours encore, qu'on ne saurait confondre la chevelure des roux avec celle, rouge, des coquettes à la mode :

*(...) safrans, alcanne cuit en lessive fait les caviaus rouges.  
Encore, por faire biaux caviaus et coulourés, faites lessive couler en cendre de sarment et laissier demorer .i. jor, et apriès prendés ferine de lupins .x. drames, et myrre clere et bausme (...) et le soir, quant vous irés couchier, oigniés les caviaus, et au matin soités lavés de lessive, et faites ces choses tant que mestiers sera, car li cavel en devienent tot rouge<sup>21</sup>.*

Une couleur aux associations très proches du roux est le *fauve*<sup>22</sup>.

L'adjectif *fauve*, pour sa part, semble se distinguer du mot *roux* dans la mesure où il exprime, plus que la laideur physique, cette suprême laideur morale que représente, pour la société médiévale, tout entière fondée sur le respect de la parole donnée, la fausseté, le faux semblant<sup>23</sup>.

Mais c'est aussi, souvent simultanément, un marqueur de surnaturel. La laide demoiselle se présentant à Perceval chevauche une *mule fauve* (4594 sq.). Le cheval Fauvel<sup>24</sup> renvoie à tout un abîme infernal, en particulier à un des quatre chevaux de l'Apocalypse<sup>25</sup>. Il y est d'ailleurs question de la *mesnie fauveline* (v. 1638), même si par ailleurs l'adjectif « *fauve* » peut être appliqué à des hommes : *Fuiés, mauvais chevalier fauve*<sup>26</sup>. Enfin, l'adjectif moyen-français *flave*, bâti sur le même *flavus* que « *fauve* », actualise ce mélange entre le jaune et le roux. Le *sor* peut également recevoir une connotation péjorative et à l'occasion être synonyme de roux (le renard est par exemple volontiers qualifié de jaune). Un réseau de sénéfiances supplémentaires double la leçon du vocabulaire :

### *Phisanomie* ou *Physiognomonie*

*Honnis soit te rousse teste*<sup>27</sup> ! Le Moyen Âge a érigé en science la physiognomonie, ces tables de correspondances associant à telle complexion telle qualité ou tel défaut moral en référence à la théorie des quatre humeurs (sang, flegme, bile et atrabile)

---

<sup>21</sup> Aldebrandin de Sienna, *Le Régime du Corps*, éd. L. Landouzi et R. Pépin, Paris, Champion, 1911, p. 87, li 32-p. 88, li 6.

<sup>22</sup> D'origine germanique (\**falw*), mais sans doute un phénomène d'analogie couplé avec une métathèse doit y apparenter aussi le latin *flavidus*, « jaune ».

<sup>23</sup> J. Ribard, *Le Moyen âge. Littérature et symbolisme*, Paris, Champion, 1984, p. 48-49.

<sup>24</sup> A. Langfors, *Le Roman de Fauvel de Gervais du Bus*, Paris, 1914-1919 (SAFT 63) ; le texte central qui nous intéresse se trouve également dans M. Lecco, *Il Motivo della Mesnie Hellequin nella letteratura medievale*, Turin, Edizioni dell'Orso, 2001, p. 133-146.

<sup>25</sup> J.-C. Mühlenthaler, *Fauvel au pouvoir : lire la satire médiévale*, Paris, Champion, 1994, p. 73-77.

<sup>26</sup> Jean Bodel, *Le Jeu de Saint Nicolas*, éd. A. Henry, Genève, Droz, TLF, 1981, v. 1497.

<sup>27</sup> A. de la Halle, *Le Jeu de la Feuillée*, v. 271. *Œuvres Complètes*, éd. P.Y. Badel, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1995.

combinées au sec, à l'humide, au froid et au chaud. : *comment on puet connoistre le nature de cascun homme par dehors, et se complexion*<sup>28</sup>. La couleur des cheveux révèle les dispositions profondes du caractère, comme on le lit dans un texte de Guillaume de Conches (1080-1154)<sup>29</sup>, en l'occurrence la nature colérique des roux dont la pilosité rappelle naturellement la couleur du sang :

*Sed quia proprium est gravium descendere, reflectuntur capilli. Colores vero capillorum ex diversitate complexionum variantur ; colerica enim complexio rubeum confert capillis colorem, flegmatica album, melancolica nigrum, sanguinea temperatum ; mixta vero complexio mixtum ex his confert colorem.*

Dans la version remaniée du *Secretum Secretorum* par Roger Bacon, la quatrième partie est consacrée à la physiognomonie. On y lit à propos des roux : *Ruffus vero color capillorum et pilorum est signum insipientie et multe ire et insidiarum*<sup>30</sup>. Le texte français du *Secret des Secrets* (XV<sup>e</sup> siècle) développe et donne (ms C) :

*S'il a les cheveux noirs, il aime raison et justice et s'il les a roux, il est fol, se courouce de legier ; et s'il les a de couleur moienne entre noire et rousse, il est preudomme et aime paix (De la philozomie des gens. Ixviii<sup>e</sup>)*<sup>31</sup>.

L'atténuation du roux par le noir en tempère donc les excès de caractère ; le roux, s'il est pour ainsi dire « délayé », cesse d'être négatif. Enfin, on retrouve ces analogies au XVI<sup>e</sup> siècle dans des traités de médecine ; on lit ainsi à propos des vertus thérapeutiques du sang sous la plume d'un frère apothicaire franciscain : « Pourvu qu'il provienne d'hommes de tempérament chaud et humide, comme le sont ceux qui ont la peau blanche et rose et le corps assez gras, le sang sera parfait, à condition qu'ils n'aient pas les cheveux roux<sup>32</sup> ».

---

<sup>28</sup> Aldebrandin de Sienna, *Le Régime du corps*, p. 193.

<sup>29</sup> Guillelmi de Conchis, *Dragmaticon Philosophiae*, éd. I. Ronca, Corpus Christianorum (Continuatio Mediaevalis), CLII, Turnhout, Brepols, 1997, VI, 17 : « *De capite atque capillis* », p. 234. L'éditeur renvoie par ailleurs aux textes suivants où l'on trouve des notations semblables : Guillaume de Conches, *Philosophia Mundi*, 4. 34c-35a ; Constantin l'Africain, *Pantegni (Theorica)*, 1. 17 (f.3<sup>va</sup>). Je remercie Denis Lorée pour cette référence.

<sup>30</sup> R. Steele, *Opera hactenus inedita Fratri Rogeri Baconi*, Oxford, 1920, t. 5, p. 167.

<sup>31</sup> Texte du Ms Baltimore, *Walters Arts Gallery*, W 308, XV<sup>e</sup>, transcrit et édité par D. Lorée et consultable sur le site des médiévistes de Rennes 2. La traduction anglaise se trouve dans R. Steele, 1920, *Opera...*, p. 220 : *Red hair is a sign of stupidity and love of power ; a sign of great and swift ire*. Le texte-source en langue arabe du X<sup>e</sup> siècle dit : « Les cheveux roux sont signe de stupidité et d'amour du pouvoir » ; « les cheveux roux sont signe d'une tendance à la prompte et vive colère ». Je remercie très chaleureusement Denis Lorée de m'avoir communiqué toutes ces sources du *Secretum*.

<sup>32</sup> Francesco Sirena, *L'Arte dello speciale*, Pavie, Gio, Ghidini, 1679, p. 86. Cité in P. Camporesi, *Le Pain sauvage. L'imaginaire de la faim de la Renaissance au XVIII<sup>e</sup> siècle*, (Bologna, 1980) Paris, Editions Le Chemin vert, 1981, p. 33.

Le réseau est verrouillé par l'imaginaire infernal de la couleur du feu qui associe analogiquement le roux au diable<sup>33</sup>. La chevelure en général est volontiers représentée sur les édifices romans comme une crête de flammes, symbolisant donc le feu de l'enfer, comme par exemple la scène des trois Hébreux dans la fournaise sur un chapiteau de la nef de la Cathédrale Saint-Lazare d'Autun. Les enluminures des manuscrits médiévaux teignent les chevelures diaboliques volontiers en rouge : « ces chevelures hérissées sont le contrepoint des auréoles des saints<sup>34</sup>. »

### *Félons et chevaliers vermeils*

La littérature génère des personnages qui reflètent, actualisent et valident ce réseau analogique. Pensons parmi d'innombrables exemples à Marigart Le Roux dans le *Lancelot en Prose*<sup>35</sup> ou à Roux de la Gaudine dans *Claris et Laris*<sup>36</sup>. Le roux appartient à une lignée de traîtres, il est le comparse du diable, de Renart qui a cherché à dérober un baiser à la mésange tout comme Judas a trahi le Christ par un baiser<sup>37</sup>, la traîtrise allant de pair avec l'*engien* comme l'attestent de nombreuses occurrences<sup>38</sup>. La félonie est héréditaire au même titre, par exemple, que le nanisme et les caractéristiques dépréciatives qui vont avec (*fel*, *deputere...*), le nain pouvant justement être une autre incarnation d'un défaut moral héréditaire<sup>39</sup>. Les textes véhiculent généreusement cette association synonymique entre rousseur et traîtrise : *Car traï soumes a estrous ! Traï nous a Daires li rous*<sup>40</sup> ! *Del cevalier fel et estous N'est drois qu'il soit simples ne dous ; Se il est tant rous con vos dites, De tos bontés doit estre quites : Entre rous poil et felonie S'entreportent grant conpaignie*<sup>41</sup> : il s'agit de *Brias li rous*, dont l'épithète de nature est « li fel » (p. ex. v. 3421). Évoquons aussi le roux et diabolique Pynel du *Roman de Laurin* (II, 4202-4208), ou le clan du Chevalier Vermeil dans le *Perlesvaus*, l'incarnation du Diable sur terre.

<sup>33</sup> Le Pygmée qui vient enlever le roi Herla chez Gautier Map est une figure diabolique que rehausse une abondante barbe rougeoyante (*barba rubente prolixa*) descendant jusqu'à la poitrine, dont la Gautier Map, *De nugis curialium*, I.XI., *Courtiers's Trifles*, éd. et trad. en anglais M.R. James, 1914, revue par C.N.L. Brooke et R.A.B. Mynors, Oxford, 1983.

<sup>34</sup> F. V. Calle Calle, *Les Représentations du diable et des êtres diaboliques dans la littérature et l'art en France au XII<sup>e</sup> siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1997, t. 1, p. 330.

<sup>35</sup> Éd. Micha, t. II, § LXVII, 18 et sq.

<sup>36</sup> *Claris et Laris*, éd. Johann Alton, Tübingen, Bibliothek des Literarischen Vereins, Band CLXIX), 1884. Réimpression, Rodopi, Amsterdam, 1966, v. 5093 et sq.

<sup>37</sup> Voir à ce sujet l'article très fouillé d'A. Strubel, « Renart le 'traïtor' et ses narrateurs », *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*, Actes du troisième colloque international de Montpellier, Université Paul-Valéry, Montpellier, Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A., n° 3, 1993, p. 136-151.

<sup>38</sup> *Les ieuz ot vairs, le vis joios ; De barbe e de cheveus fu ros. Mout ot engin, mout ot veisdie, E mout coveita manantie*. Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, éd. E. Baumgartner et F. Vieillard, Paris, Le livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1998, v. 5470 sq. *Le vis ot fier et le chief rous, De parole fu engingnouz. Roman de Thèbes*, v. 7427 sq.

<sup>39</sup> Cf. A. Martineau, « La félonie des nains dans les romans arthuriens », *Félonie, trahison...* p. 289.

<sup>40</sup> *Roman de Thèbes*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris, Champion, (1966) 2002, v. 7710 sq.

<sup>41</sup> *Cristal et Clarie*, éd. H. Breuer, Dresden, 1915, v. 3279 sq.

Mais par extension, au-delà de la trahison, la rousseur peut stigmatiser toutes sortes de travers, comme la prétention ou le manque de pudeur. Dans le Prologue général des *Canterbury Tales*, un des pèlerins, le Meunier qui est roux est un ivrogne, un « diseur de gaillardises » (A. Crépin). Surtout, comme tout meunier, et comme Judas, il est voleur. Sa rousseur est particulièrement stigmatisée à travers ce détail de la verrue sur le nez, assortie d'une touffe de poils forcément roux<sup>42</sup> ! La rousseur finit ainsi par signifier la somme de tous les défauts possibles : *Li escüiers fu moult estolz Et fel et deputaire et rolz*<sup>43</sup>. Autrement dit, il peut arriver qu'aucune co-occurrence n'explicite la raison de la condamnation dont est porteur le personnage roux : sa chevelure rousse en soi suffit pour le déprécier entièrement, dans la totalité de tout son être. Chez Wolfram von Eschenbach, on lit à propos du chevalier Ithêrs qui est roux : « ta chevelure était assez rousse, si bien qu'il ne fut pas nécessaire que ton sang teigne en rouge les fleurs éclatantes. Tu éteins le rire des femmes<sup>44</sup>. » En effet, il n'est ni habituel ni conventionnel qu'un personnage courtois soit roux.

L'analogie imaginaire décourage toute tentative de définition d'une chronologie de contamination : en substance, est-ce le roux Renart qui a fait de Judas un roux ? Est-ce Judas qui a doté rétrospectivement Caïn de ses cheveux roux ? En tout cas, le crime qui est stigmatisé par la couleur rousse est un crime d'une nature particulière, un crime contre le lignage, ce qui constitue une motivation en soi du caractère héréditaire de la marque qui l'entache pour ainsi dire à la racine même.

## II. Un péché originel

*Enfanz en a asez eüz (...)*  
*Plusurs des femmes del lignage,*  
*C'est veritez, senz nes sun nees (v. 309-313).*

« Et désormais, un grand nombre de filles de son lignage naissent sans nez, naissent esnasés » : cette conclusion du lai du *Bisclavret* de Marie de France montre comment un seul acte criminel peut se transformer en tache morale indélébile, si indélébile que sa marque peut

<sup>42</sup> *His berd as any sowe or fox was reed,/ And therto brood, as though it were a spade./ Upon the cop right of his nose he hade / A werte, and theron stood a tuft of herys./ Reed as the bristles of a sowes erys.* G. Chaucer, *The Canterbury Tales*, éd. V.A. Kolve and G. Olson, New York, London, W.W. Norton & Company, 1989, v. 552-556. Trad. A. Crépin, *Les Contes de Canterbury*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2000.

<sup>43</sup> *Durmart le Galois, roman arthurien du treizième siècle*, éd. J. Gildea, O.S.A., Pennsylvania, Villanova, The Villanova Press, t. 1, 1965, v. 775-776.

<sup>44</sup> *Dir was doch wol sô rôt dîn hâr,  
daz dîn bluot die bluomen clâr  
niht roeter dorfte machen.*

*Du swendest wîplich lachen.* Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, *Mittelhochdeutscher Text nach der sechsten Ausgabe von Karl Lachmann.*, Berlin /New York, 1998, 160, 27-30.



se transmettre physiquement de génération en génération, comme les yeux bleus - ou les cheveux roux<sup>45</sup>.

### *Caïn et Judas*

Une manière de second péché originel semble donc à l'origine du lignage des roux : le fratricide perpétué par Caïn. La dynastie de Caïn (il est le père de tous les juifs, tandis qu'Abel est celui des chrétiens) a engendré Judas. Caïn est dans la tradition que relaie l'iconographie le premier homme roux, avant Esaü, avant le Roi David<sup>46</sup>. Caïn a tenté d'éradiquer la seconde branche de la première lignée humaine à sa racine même. Quant à Judas, les leçons iconographiques qui font de lui un roux sont innombrables<sup>47</sup>. Il est « est le père de tous les roux<sup>48</sup>. » Souvent, il se distingue des autres personnages par sa seule chevelure et sa barbe rousse<sup>49</sup>. Une tradition veut que dans les représentation des mystères, le personnage de Judas portait toujours une perruque et une barbe rousses<sup>50</sup>. Complété par une peau parsemée de taches de rousseur, le stigmate de la rousseur est ici poussé à son paroxysme, d'autant plus que l'acteur se présente volontiers en robe jaune et muni d'une bourse rouge<sup>51</sup>. Cette marque infâme s'étend dans l'iconographie à d'autres personnages comme Malchus, le servent du souverain sacrificateur, ou le mauvais larron. La rousseur de Judas est si profondément et durablement inscrite dans les croyances traditionnelles, qu'on lit dans *l'Histoire des perruques* de Jean-Baptiste Thiers: « Les Courtisans, les rousseaux et les teigneux en portèrent les premiers (...). Les rousseaux, pour cacher la couleur de leurs cheveux, qui sont en horreur à tout le monde, parce que Judas, à ce qu'on prétend, étoit rousseau<sup>52</sup>. » La rousseur s'ancre donc à la racine même du lignage, ce qu'étaye un réseau analogique supplémentaire.

---

<sup>45</sup> Un autre exemple est la malédiction de saint Patrice : il maudit un peuple qui au lieu d'écouter ses paroles se mit à hurler contre lui comme des loups : « Il se mit fortement en colère et demanda à Dieu de les punir par un châtement quelconque qui rappellerait toujours au lignage sa désobéissance. Mais ce lignage reçut ensuite un grand châtement, bien mérité et cependant très étrange, car on dit que tous les hommes qui en descendent deviennent des loups pendant un certain temps et rôdent dans les forêts. C. Lecouteux, *Elle courait le garou. Lycanthropes, hommes-ours, hommes-tigres. Une anthologie*, Paris, José Corti, 2008, p. 34-35.

<sup>46</sup> Voir *Mosan Park Bible*. R. Mellinkoff, *Outcasts...*, t. I, p. 150 et t. II, fig. II, 27.

<sup>47</sup> R. Mellinkoff, *Outcasts...*, t. I, p. 150-151, et t. II, fig. VII.2, fig. VII, 3 et fig. VII, 34,

<sup>48</sup> C. Fabre-Vassas, *La Bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard, 1994, p. 129.

<sup>49</sup> *It is only his red hair and beard that distinguish his physiognomy from the physiognomies of the other figures.* R. Mellinkoff, *Outcasts...*, t. I, p. 151.

<sup>50</sup> R. Mellinkoff, *Outcasts...*, t. I, p. 153.

<sup>51</sup> R. Mellinkoff, *Outcasts...*, t. I, p. 51-52.

<sup>52</sup> Paris, 1690, p. 28-29.

On n'est par roux naturellement : on le devient. On le devient par la faute des pères. Au commencement, avant même le meurtre d'Abel, était le sang menstruel ; et le sang menstruel tel un fléau empêcha les germes de pousser, fit mourir les herbes et les fruits dans les arbres, et rouiller le fer, nous apprend Isidore<sup>53</sup> qui reprend Pline. Un tabou majeur est ici énoncé. Certaines maladies sont expliquées par le fait que le sang nocif a pénétré dans le fœtus qui une fois né s'en purge péniblement à travers ces « éruptions » que sont par exemple la variole et la rougeole<sup>54</sup>. Mais surtout, une conséquence essentielle est stipulée notamment par Vincent de Beauvais : « L'enfant engendré pendant les règles est roux<sup>55</sup> ». Il peut également être lépreux, car le rouge est la couleur qui permet d'identifier cette maladie ; les ladres doivent en particulier coudre sur leur cape une patte d'oie rouge. La lèpre est une simple variante synonymique de la rousseur. Ce lien entre la lèpre et le sang, la littérature se plaît à le développer. Dans *Protheselaiüs*, vous ne parvenez à vous guérir de la lèpre dont le Chevalier Enchanteur vous a affligé qu'en lui coupant la tête et en recueillant son sang pour vous en frotter<sup>56</sup>. Or, sa tête est rousse et laide ! L'imaginaire du fer verrouille le système :

La déesse romaine Robigo passait pour altérer le fer qui peut aussi être rongé par le sang, selon le témoignage de Pline. Quand viennent les derniers jours d'avril, précise Ovide (*Fastes*, IV, v. 901-904), la constellation du Chien se lève. La lune rousse est là. Le flamme de Quirinus se rend dans le bois sacré de Robigo et dans sa prière, il demande à la divinité de ne pas ronger les moissons mais plutôt les armes<sup>57</sup>.

Ce n'est pas par hasard que Renart peut se rencontrer dans le contexte des Rogations comme c'est le cas dans *Renart le Nouvel*<sup>58</sup>. Le texte débute justement le jour des *Rouvisons*, des Rogations, fête de la rouille et des roux<sup>59</sup>. D'ailleurs, le pelage roux du goupil renvoie aussi à la lèpre : « les médecins de l'école de Salerne avaient décrit une lèpre alopecique dont le nom évoque très directement celui du renard<sup>60</sup> ».

Mais le système posant que « roux = traître » est trop cohérent, cohérent comme seule la raison abstraite peut en édifier. Des figures centrales y sont parfaitement réfractaires. Le roi David est roux. Vice versa, Ganelon dans la *Chanson de Roland* n'est pas roux ; il est

<sup>53</sup> *Cujus cruoris contactu fruges non germinant, ascenscunt musta, moriuntur herbae, amittunt arbores fetus, ferrum rubigo corrumpit, nigrescunt aera. Etymologiae*, PL 82, lib. XI, col. 414, 141.

<sup>54</sup> Cf. D. Jacquart, C. Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Age*, Paris, PUF, 1985, p. 108.

<sup>55</sup> Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, XXXI, 24. D. Jacquart, C. Thomasset, *Sexualité...*, p. 102.

<sup>56</sup> Hue de Rotelande, *Protheselaiüs*, éd. A. J. Holden, Anglo-Norman text Society, n° XLIX, 3 vol., 1991-1993, v. 4048 et sq., trad. M.-L. Chênerie, *Récits d'amour et de chevalerie, XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, dir. D. Régner-Bohler, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2000, p. 252.

<sup>57</sup> Ph. Walter, *La Mémoire du Temps...*, p. 511.

<sup>58</sup> *Renart le Nouvel* de Jacquemart Gielee, éd. H. Roussel, Paris, A. & J. Picard, 1961.

<sup>59</sup> Cf. à propos de cette fête et les résurgences mythologiques qu'elle véhicule, Ph. Walter, « L'Or, l'argent et le fer (étiologie d'une fête médiévale : les Rogations) », *Le Moyen Age*, XCIX, 1993, p. 41-59.

<sup>60</sup> Ph. Walter, *La Mémoire du Temps...*, p. 535.

simplement beau, nous dit le texte, et n'arborera une chevelure rousse que dans des représentations isolées<sup>61</sup>. Par ailleurs, il y a pléthore de roux qui ne sont ni pires ni meilleurs que bien d'autres : Malruc le Roux par exemple<sup>62</sup>, ou encore Richard de Normandie, ou Guillaume le Roux<sup>63</sup>. Enfin, la rousseur occasionnelle du Christ est peut-être plus qu'une simple exception confirmant la règle. Les incohérences du réseau analogique pourraient être les marqueurs imparfaitement effacés d'anciens résidus mythiques.

### III. Les grands fondateurs

On vient de le voir : bien des histoires de dynasties, bien des lignages commencent par la transgression par excellence : un meurtre comme dans le drame de Caïn et d'Abel ou encore de Romulus et Rémus, histoire qui se réitéra de nombreuses fois notamment tout au long de la longue histoire du *Brut* de Wace qui retrace l'histoire « de roi en roi et d'héritier en héritier » (v. 1503 sq., v. 2120 sq., v. 217 sq., v. 2451 sq., etc.) jusqu'au roi Arthur. Une étymologie très instructive nous enseigne que le nom du premier père des hommes, Adam, vient de l'hébreu *adom* ou *eidom* qui désigne la terre rouge. « Adam » veut donc dire « homme fait de terre rouge », Adam, le fondateur même de l'humanité serait donc rousseau<sup>64</sup> ! Explorons ce nouveau lignage de fondateur qui se superpose à celui des criminels vus jusqu'à présent.

#### *Lignages*

Le beau et roux David, figure positive et royale peut être évoqué en premier lieu (avant lui, le premier roi d'Israël, Saül, était roux lui aussi). De son lignage sortira le Christ.

Jessé présenta ainsi à Samuel ses sept fils, et Samuel lui dit : « Le Seigneur n'a choisi aucun de ceux-là ». N'as-tu pas d'autres garçons ? » Jessé répondit : « Il reste encore le plus jeune, il est en train de garder le troupeau. » Alors Samuel dit à Jessé : « Envoie-le chercher : nous

---

<sup>61</sup> *La Chanson de Roland*, éd. C. Segré, Genève, Droz, 2003, v. 3764. Ganelon est en effet couramment associé à Judas dans la littérature médiévale : *Rolandslied, les Grandes Chroniques de France : O li consaus Ganelon, qui bien doit estre comparez à la traïson Judas !*; *Das Rolandslied des Pfaffen Konrad*, Hg. von Carl Wesle, 3. Auflage bes. von Peter Wapnewski, Tübingen, 1985 (ATB 69), v. 1925 sq. ; *Les Grandes Chroniques de France*, publiées pour la S.H.F. par J. Viard, Paris, Champion, 1923, t. 3, p. 271. Tous deux sont traîtres et cupides (Ganelon est chargé de cadeaux par Marsile : or, argent, étoffes et bêtes de somme). Mais Ganelon doit être distingué des traîtres que sont tous les Sarrasins : « Pour porter sa critique, l'enlumineur joue sur la composition – il isole le traître – la forme de ses vêtements (fentes) et surtout leurs couleurs – rouge et noir comme pour certains bourreaux. » Ch. Raynaud, « Ganelon dans les enluminures du XII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Première approche », *Félonie, trahison...*, p. 72. Il est donc bien difficile de trouver un Ganelon vraiment roux, mais dans une magnifique enluminure des *Chroniques de Hainaut* il est « enfin roux, beau et dans la force de l'âge ». Les *Chroniques de Hainaut*, Bruxelles, B.R., ms 9243, fol. 214, 1448-1468, Ch. Raynaud, « Ganelon dans les enluminures... », p. 77.

<sup>62</sup> *La Première Partie de la quête de Lancelot*, § 183-186, *Le Livre du Graal, II, Lancelot*, publié sous la direction de Ph. Walter, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2003.

<sup>63</sup> Wace, *Roman de Rou*, resp. II, v. 3674 et III, v. 9375.

<sup>64</sup> V. André, *Réflexions...*, p. 23.

ne nous mettrons pas à table tant qu'il ne sera arrivé. » Jessé l'envoya chercher : le garçon était roux, il avait de beaux yeux, il était beau. (Samuel, 16, I.6-7.10-13a).

Or, les poètes-historiens de l'épopée des Rois de Bretagne établiront de nombreuses correspondances temporelles, chronologiques entre leur lignage et celui de la Bible ; ce faisant, ils suggèrent des parentés de destin entre les deux arbres. Alors, pour paraphraser Rabelais (ou plutôt Alcofribas Nasier) dans *Gargantua* (chap. .IX., « De ce qu'est signifié par les couleurs blanc et bleu ») : *qu'est-ce qui est signifié par la couleur rousse ?* Nous nous trouvons devant une contradiction majeure que le Moyen Âge a peut-être cherché à résoudre en additionnant explicitement les deux strates de significances faisant du roux soit un traître, soit un fondateur : dans le *Roman de Troie* (1165), Énée est roux<sup>65</sup> :

*Mout saveit bien autre araisnier  
E son prou querre e porchacier.  
Merveilles esteit biaux parliers  
E en plait douz e conseilliers.  
Mout aveit en lui sapience,  
Force e vertu e reverence.  
Les iolz ot neirs, le vis joios ;  
De barbe e de cheveus fu ros.  
Mout ot engin, mout ot veisdie  
Et mout coveita manantie. V. 5461-5472.*

Beauté et ruse sont donc ici conjuguées en un magnifique oxymoron ! Énée est roux, est traître en surface parce que Priam le rend responsable, lui et Anténor, de l'enlèvement d'Hélène et de la chute de Troie : ce sont donc des descendants de Judas :

*N'i troverent desfension.  
Antenor, li cuiverz Judas,  
E Anchisés e Eneas  
Les i unt conduiz e menez.  
Mult sunt cruels e desfaez :  
Coment le puet lor cuers sofrir (v. 26134-26138).*

Cependant, cette rousseur d'Énée ne cesse de paraître insolite. Héritage du pseudo-Darès le Phrygien (*De excidio Trojae historia*), on a pu avancer comme explication que c'est pour mieux éclipser Rome dans cet espace anglo-normand en train d'asseoir et de confirmer son identité<sup>66</sup>. Car Énée est bien plus, bien autre chose qu'un traître : c'est un grand fondateur tout comme le biblique roi David, c'est l'ancêtre de Rome, et surtout de ce Brut qui viendra se tailler un royaume en Petite Bretagne :

---

<sup>65</sup> Dans le *Roman d'Eneas*, il est blond, cf. v. 648-653.

<sup>66</sup> E. Baumgartner, « Énéas et Anténor, deux figures de la trahison dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, *Félonie, trahison...*, p. 263.

Par Hercule, Romains et Bretons, nous sommes de la même race puisque nous descendons des Troyens. Énée, après la chute de Troie, a été notre premier père ; Brutus fut le leur, lui qui était fils de Silvius, petit-fils d'Ascagne et arrière petit-fils d'Énée<sup>67</sup>.

Il sera par conséquent l'ancêtre de la - mythique - lignée arthurienne<sup>68</sup>. Brutus cependant est également un assassin, il est vrai involontaire. « Brutus possède bien tous les « attributs du fondateur » et son ambivalence (il est marqué par le double meurtre de son père et de sa mère) fait de lui un nouvel Énée, à la fois coupable et prédestiné<sup>69</sup> ». La rousseur exhause la remarquable réitération d'une même faute originelle dans ces récits de fondation<sup>70</sup>. Et le comble, c'est que l'Histoire semble valider cette chaîne héréditaire. La rousseur d'Henri II est bien connue<sup>71</sup>, ainsi que celle de son fils Richard Cœur de Lion. - Alors, Arthur dans tout cela, Arthur dont le premier exploit est une prouesse de forgeron<sup>72</sup> ? Examinons donc un dernier indicateur qui pourrait « boucler » pour ainsi dire les références mythiques de la rousseur : Arthur, selon une tradition initiée par Gervais de Tilbury<sup>73</sup> n'est pas parti en Avalon mais dans l'Etna, volcan, bouche de l'enfer, forge chtonienne primordiale.

### *Le forgeron originel*

Nous voici parvenu à cette figure originelle qu'est le forgeron. Là aussi, un lignage se détache et se confond avec le nôtre. Il va de Héphaïstos à Vulcain au nom évocateur et « roux » si j'ose dire, et surtout à Wieland ou Völund. Ce dernier nom a donné les multiples variantes du prénom de Garlan. Ce qui nous ramène aux roux, car les porteurs de ce nom sont en principe roux. Ainsi Garlan (ou Gallan) le Roux dans *La suite du Roman de Merlin*<sup>74</sup>. Or, dans de nombreuses civilisations, le forgeron se trouve à la racine même des lignées fondatrices. Et surtout, la forge nous ramène à Caïn, non seulement roux mais dit-on aussi, le premier forgeron de l'univers. En tout cas il est l'ancêtre, le fondateur d'un lignage de forgerons. On lit dans la Genèse (4, 22) qu'un de ses descendants qui porte le même nom que lui, Tubal-Caïn, « forgeait tous les instruments d'airain et de fer » ! La littérature, en garde

---

<sup>67</sup> Geoffroy de Monmouth, *Histoire des Rois de Bretagne*, traduction de l'*Historia Regum Britanniae* par L. Mathey-Maille, Paris, Les Belles Lettres, 1992, chap. 54.

<sup>68</sup> M. Aurell, *L'Empire des Plantagenêts, 1154-1224*, Paris, Perrin, 2003, notamment p. 100, p. 115 et p.166.

<sup>69</sup> L. Mathey-Maille, « Mythe troyen et histoire romaine », *Entre Fiction et Histoire : Troie et Rome au Moyen Age*, études recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 113-125, p. 115.

<sup>70</sup> Cf. F. Mora, *L'Énéide médiévale et la naissance du roman*, Paris, PUF, 1994, p. 67.

<sup>71</sup> Cf. Pierre de Blois, *Epistolae*, PL 207, col. 197c, épître 66 : Henri II y est comparé au roux roi David.

<sup>72</sup> Extraire une épée d'une enclume veut dire que cette épée est *fondue* dans l'enclume.

<sup>73</sup> Gervais de Tilbury, *Otia imperialia* (III, n°58), éd. G.W. Leibniz, *Scriptores rerum Brunsvicensium*, I, Hanovre, 1707 ; trad. A. Duchesne, *Le Livre des Merveilles*, Les Belles Lettres, 1992, p. 151-152.

<sup>74</sup> *La suite du Roman de Merlin*, § 179, § 194, § 200.

une mémoire diffuse, notamment à travers des figures de géants<sup>75</sup>. Nous voici face à un réseau d'analogie sinon opposé du moins radicalement différent de celui qui semblait s'imposer à nous d'emblée. La couleur rousse marquerait ainsi moins une tare des grandes figures fondatrices de nos lignages que leur profonde ambivalence, et leur caractère sacré. Elle refléterait la couleur du feu, qui est d'Esprit, et qui est l'élément qui définit la nature du roi<sup>76</sup>. Le rouge en effet peut aussi renvoyer, par opposition au bleu notamment, à une dimension lumineuse et spirituelle, comme l'a démontré A. Kirschbaum dans sa belle analyse des anges rouges et bleu foncés<sup>77</sup>. Sa démonstration inverse notre système de valeurs habituel : ce sont les anges rouges qui sont des créatures spirituelles (de feu) tandis que les anges bleus sont des êtres démoniaques évoluant dans les sphères inférieures de l'air.

\*\*\*

Si la rousseur marque un tabou transgressé ainsi que la sanction que cette transgression entraîne, dans bien des cas elle est à la base même d'une nouvelle fondation. Ce n'est pas par hasard que les créatures de l'Autre Monde sont volontiers rousses, comme le redoutable Garlan dont nous venons de parler et dont l'invisibilité marque à la fois le caractère *faé* tout comme elle cache la rousseur ; le roux est fondamentalement marqueur de surnaturel<sup>78</sup>. Le passeur mythique – Hellequin, Fauvel - qui apparaît volontiers sous les traits de l'homme sauvage, est souvent roux<sup>79</sup>. Avant d'être devenu le traître rusé par excellence dans un univers de benêts ne demandant que d'éprouver les *ruses de l'intelligence*<sup>80</sup>, Renart en tant qu'animal psychopompe a guidé Orphée aux enfers. Cassandre, la prophétesse du *Roman de Troie*, est rousse et possède les taches de rousseur caractéristique de son altérité :

---

<sup>75</sup> Voir p.ex. *Claris et Laris* : on rencontre un géant qui *dix et neuf pies a de stature, uns diables anemis Del lignage Caïm.*, portant non pas une massue en bois mais un *levier de pur fer* (v. 905-906).

<sup>76</sup> Cf. J.-P. Roux, *Le Roi...*, p. 52.

<sup>77</sup> A. Kirschbaum part de très anciennes représentations d'anges, comme notamment celle de la mosaïque de saint Apollinaire Nuovo de Ravenne qui date de 520 environ, et qui met en scène le Jugement Dernier selon Matthieu 25 où les brebis sont séparés des boucs : le Christ est flanqué d'un ange rouge et d'un ange bleu foncé, et c'est l'ange rouge qui tient les brebis, tandis qu'à l'ange bleu sont dévolus les chèvres, dont les mauvais. Dans une longue démonstration où est interrogée la tradition patristique, l'auteur montre que le rouge dénote traditionnellement la qualité toute spirituelle du premier ange -le feu, la lumière-, tandis que le bleu renvoie à la qualité démoniaque du second à travers son assimilation à l'air mais aussi aux ténèbres nocturnes où évoluent justement ces créatures impures. A. Kirschbaum, « L'Angelo rosso e l'angelo turchino », *Revista di archeologia cristiana*, XVI, Rome, 1940, p. 209-227.

<sup>78</sup> Cf. J. Marx, *La Légende arthurienne et le Graal*, Paris, PUF, 1952, p. 170, n° 4. Les guerriers de l'Autre Monde sont volontiers *vermeils*, et bien des animaux *faés* se distinguent par des taches ou des oreilles rouges. Cf. notre article « Les véhicules de la survie miraculeuse », dir. K. Ueltschi, M. White-Le Goff, *Les entre-mondes. Entre la vie et la mort, entre les vivants et les morts*, Klincksieck, 2009.

<sup>79</sup> Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion (Yvain)*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1982. v. 303 : *vilain a barbe rosse*. K. Ueltschi, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, « Nouvelles Bibliothèque du Moyen Âge, n° 88, 2008.

<sup>80</sup> Cf. M. Détienné, J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

*Cassandra fu de tiel grandor  
Que ne pot estre de meillor.  
Rose ot la chiere e lentillose.  
Mais merveilles iert scientose :  
Des arz e des respons devins  
Saveit les sommes e les fins ;  
De la chose qui aveneit,  
Diseit tot quant qu'il en sereit (v. 5529-5536).*

La transgression originelle qui distingue le roux sous-tend une sorte de pacte divin lié à une nécessité cosmologique (Caïn reste le protégé de Dieu, Judas contribue à accomplir les Écrits des prophètes).

Et Arthur ? Je n'ai pas trouvé d'occurrence le dotant d'une pilosité rousse, aussi peu que Mordred d'ailleurs qui est blond ; en effet, Arthur est tête d'or dès le départ comme le rapporte le *Brut*<sup>81</sup>. Cependant, il y a beaucoup d'éléments à charge, un lourd atavisme : ce lointain descendant d'Énée est à la fois illustrissime fondateur et transgresseur de tabous, notamment en engendrant *le traître* Mordred, pour ne pas évoquer la manière dont il est venu lui-même au monde. Arthur attend son retour dans la bouche de l'enfer, cette forge qu'est l'Etna, dans une étrange communauté de destin avec une – autre ? – Barbe Rousse : Frédéric Barberousse en effet (1152-1190) dit-on attend lui aussi son retour :

Le grand empereur vivait encore, caché au fond d'un burg sur la montagne de Kyffhäuser en Thuringe. Accoudé à une table de pierre, il dormait d'un long sommeil ; mais sa barbe de feu continuait à grandir ; et quand elle aurait encerclé sept fois la table, Frédéric, se réveillant, sortirait de sa retraite inconnue, et viendrait rendre à la nation germanique son unité et son enthousiasme de conquérant<sup>82</sup>.

Une tradition largement répandue dans la sphère germanique lui donne un compagnon d'infortune : un forgeron, son maréchal-ferrant Boldermann dont on ne voulait ni en enfer, ni au paradis, et qui est une variante synonymique de Frédéric lui-même<sup>83</sup>. Je conclurai donc en reprenant la question initiale – le roi Arthur était-il roux ? – que s'il est vraisemblable qu'Arthur n'a jamais existé, il est cependant tout à fait probable que sa chevelure était au moins teintée de quelques reflets roux.

Karin Ueltschi

---

<sup>81</sup> *Hiaume ot an son chief cler luisant/ D'or fu li naseus de devant, / Et d'or li cercles environ. Arthur dans le Roman de Brut*, éd. I. Arnold et M. Pelan, Paris, Klincksieck, (1962) 2002, v. 743-745. L'atavisme est souligné puisque ce heaume appartenait avant lui à son père.

<sup>82</sup> I. Gobry, *Frédéric Barberousse. Une épopée du Moyen Age*, Paris, Tallandier, 1997, p. 246.

<sup>83</sup> E. Marold, *Der Schied im germanischen Altertum (Dissertation)*, Wien, 1967, p. 181.